

BOOK REVIEW

The History Written on the Classical Greek Body, edited by Robin Osborne, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, 276 pp., £19.99, ISBN 9780521176705

Ce livre de Robin Osborne, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Cambridge, nous offre un point de vue original non seulement sur la perception du corps dans la Grèce antique, mais aussi sur notre manière d'envisager l'histoire.

Dans le premier chapitre, l'auteur met au jour l'existence d'un biais récurrent dans les recherches historiques, à savoir l'étude systématique par le prisme des seuls écrits, et préconise d'utiliser l'iconographie comme une approche complémentaire qui, à défaut d'être plus objective, est néanmoins susceptible d'interroger un certain nombre de nos représentations. Dans le reste de l'ouvrage, il se propose de mettre en œuvre et donc de tester la fécondité de cette nouvelle approche en prenant comme sujet le corps dans la Grèce classique.

Le deuxième chapitre commence par remettre en cause l'idée selon laquelle il existait, à cette époque, un culte du développement musculaire qui pourrait s'apparenter au culturisme actuel. Pour preuve, Osborne soutient que les conceptions médicales de l'époque n'établissaient pas de corrélations entre le fait d'aller au gymnasium d'une part et celui d'avoir un corps en bonne santé ou une musculature développée d'autre part. L'auteur poursuit son argumentation en soutenant que les représentations athlétiques du corps ne cherchaient pas à mettre en avant l'hypertrophie musculaire des athlètes, mais plutôt la bonne santé de leur corps manifestée par des proportions adéquates et des articulations bien définies.

Dans les chapitres 3 à 5, les questions abordées sont de savoir comment les individus s'identifiaient les uns par rapport aux autres, quels étaient les critères d'appartenance à un groupe ou à un autre (sexe, âge, niveau social, citoyen/esclave ...) et si les différenciations présentes dans les textes de l'époque se retrouvent ou non dans l'iconographie. Bien que des signes de démarcation existent dans l'iconographie pour identifier le sexe d'un individu et avoir une idée approximative de son âge, Osborne soutient que ce qui paraissait primordial de souligner, c'était comment un individu se comportait dans la société plutôt que son appartenance éventuelle à tel ou tel autre groupe. Il en résulte, selon l'auteur, que beaucoup de distinctions présentes dans les textes classiques ne se retrouvent pas dans l'iconographie de la même époque.

Le chapitre 6 reprend cette idée, selon laquelle ce qui est formulé par écrit ne se retrouve pas forcément exprimé dans l'iconographie, en se penchant sur les concepts de « salissure » et de « pollution » du corps. Dans ce cas précis, Osborne explique que « l'invisibilité » de cette souillure était primordiale, car elle marquait l'existence d'une réalité qui n'était pas directement perceptible aux humains. Invisible aux humains, cette souillure devait cependant être prise en compte, car elle pouvait être reconnue par les dieux et avoir des conséquences qui, elles, allaient être perceptibles. Cette pollution aurait eu pour but de marquer un rapport de subordination des hommes par rapport aux dieux et l'acte de pollution aurait alors été directement dépendant de l'imaginaire associé aux divinités.

Dans le chapitre 7, Osborne poursuit son enquête en se demandant justement comment ces divinités étaient envisagées et, surtout, représentées. Il note qu'à l'époque archaïque, la conception du corps du divin était, d'une part, abstraite, avec des descriptions qui portaient

plus sur les attributs de la divinité que sur ses traits, et, d'autre part, caractérisée par un anthropomorphisme important qui permettait aux divinités de se fondre parmi les humains. À l'époque classique, intervient, selon lui, un changement majeur incarné par la statue monumentale de Zeus à Olympie due au sculpteur Phidias. Cette « Pheidian Revolution » n'aurait pas seulement impacté la représentation des divinités, mais aussi la relation nouée entre les hommes et leurs dieux. Récapitulant les découvertes des chapitres précédents, le dernier chapitre résume et renforce l'hypothèse du livre selon laquelle il existe une histoire non écrite, présente dans l'iconographie, qui est à la fois distincte et complémentaire de l'histoire écrite.

Doublement intéressant, par son point de vue et par les découvertes qui en résultent pour notre connaissance de la Grèce antique, ce livre est cependant desservi par la piètre qualité des reproductions (images en noir et blanc et de petite taille), ce qui est assurément regrettable pour un ouvrage qui entend promouvoir l'usage des documents iconographiques.

Virgil Bru

Haute école Louvain-en-Hainaut

virgil.bru@live.fr

Jean-François Stoffel

Haute école de Namur, Liège et Luxembourg

jean-francois.stoffel@helha.be

© 2014, Virgil Bru and Jean-François Stoffel

<http://dx.doi.org/10.1080/13507486.2013.871925>